

Les médias, Elvis et le 11 septembre

André Pratte

Éditorialiste en Chef au quotidien La Presse

Le 11 septembre a peut-être changé bien des choses. Tout, selon certains. Mais il n'a pas changé les médias. Comme toujours, ceux-ci ont été la lentille par laquelle les citoyens se sont informés de ce qui arrivait dans le monde et dans leur monde. Cette lentille a parfois été fidèle, souvent déformante, toujours essentielle.

Le premier effet des médias d'aujourd'hui, en raison de leur nombre et de leur omniprésence, mais surtout de la puissance phénoménale de la télévision, c'est l'effet de loupe, voire de microscope.

Les médias, en particulier depuis l'avènement de l'information continue, ont tendance à transformer le plus petit incident en événement historique. Tout devient historique, jusqu'aux victoires d'une équipe sportive. Mais, le 11 septembre, l'effet grossissant n'a pas vraiment joué. L'événement, en soi, était trop gros pour être grossi. Plusieurs ont souligné, d'ailleurs, le génie des terroristes, qui ont conçu l'événement pour la télévision, selon les normes des films catastrophe qui sont tant prisés par les Nord-Américains.

Dans les premières heures du drame, les médias ont, de façon générale, remarquablement bien fait leur travail. Ayant appris d'expériences passées, ils ont fait bien attention de ne pas tout de suite identifier des coupables. Et, à mesure qu'il devenait évident que des terroristes du Moyen-Orient étaient responsables, ils ont fait bien attention de distinguer les terroristes de la communauté musulmane dans son ensemble.

Évidemment, les bilans des premières heures étaient beaucoup plus lourds que les bilans définitifs. Mais les médias sont tributaires de l'information disponible.

Évidemment, ils ont diffusé les images des attentats à répétition. Mais ne voulions-nous pas voir? Ils ont fait preuve, tout de même, d'une certaine retenue. On n'a pas vu, ou très peu, les corps tomber des fenêtres du World Trade Center. Et ils ont su, quand le public en a eu assez, cesser de diffuser les images qu'on avait trop vues.

+++

On a beaucoup reproché aux médias américains leur patriotisme exacerbé, leur ton guerrier. Cela est vite devenu, en effet, intolérable. Mais c'était le fait, essentiellement, des chaînes d'information continue. Or, les médias américains ont comme vertu, on l'oublie souvent, une grande diversité. Vite remis de leurs émotions, les grands journaux ont entrepris de comprendre la source du terrorisme, des montagnes afghanes jusqu'aux politiques américaines. Ils ont donné la parole à tous les mécontents de la planète. Ils nous ont fait visiter l'Afghanistan et autres pays de la région, découvrir d'autres paysages et d'autres cultures.

Certes, si on lisait le USA Today, on n'avait pas la même information que si on lisait le New York Times. Si on regardait Fox News, notre perception était différente de celle renvoyée par PBS. Et voilà une grande leçon du 11 septembre : chaque média couvre l'information à sa façon, même si plusieurs d'entre nous prétendons à l'objectivité. Le citoyen a le devoir, comme le chercheur universitaire, de s'abreuver à plusieurs sources. En démocratie, c'est possible. Personne n'a songé à censurer Chomsky, dont le 9/11 est d'ailleurs devenu un best-seller (non-mérité).

+++

J'ai été davantage frappé par les perspectives différentes offertes par les médias du Canada anglais et ceux du Québec. Dès qu'il a été question d'un rôle éventuel pour l'armée canadienne, les médias anglophones ont accordé une immense importance à cette affaire. À leurs yeux, il fallait de toute évidence que le Canada ait un rôle militaire important à jouer. C'était une question de fierté nationale. Le ton, au Québec, n'était pas du tout le même. Les médias québécois ont été généralement plus détachés, et oserais-je dire, objectifs.

+++

Lorsque le 11 septembre s'est produit, j'étais éditorialiste en chef de La Presse depuis à peine quatre mois. Avec mon équipe, qui représente des points de vue et des expériences de vie fort diversifiés, j'ai été confronté pour la première fois à des choix fondamentaux déchirants. Par exemple, fallait-il donner notre appui sans réserve à une réplique armée? Fallait-il, comme nous l'ont écrit beaucoup de nos lecteurs, considérer que les Américains étaient en partie responsables de ce qui leur arrivait, voire qu'ils n'avaient que ce qu'ils méritaient?

Nous avons choisi, au fil de longues discussions, de prendre des positions fermes, plutôt que tellement nuancées qu'il finirait par n'en rien ressortir. Nous avons choisi notre camp, comme on doit le faire lorsqu'on arrive à une croisée de chemins. Nous l'avons fait avec discernement, mais avec conviction. C'est une autre leçon, pour beaucoup de commentateurs, du 11 septembre : malgré toutes nos réserves à l'égard des politiques américaines, réserves qui sont particulièrement grandes aujourd'hui au sujet de l'Irak, nous continuons, en Occident, de partager les idéaux qui ont donné naissance à cette grande république. Il ne faut pas avoir peur de le dire.

Cela a donné lieu, dans nos pages notamment, à un extraordinaire débat d'idées. Nous avons reçu, en septembre 2001, 1530 lettres publiables, deux fois plus que les mois de septembre des années précédentes.

C'est encore là une vertu que le courant anti-américain oublie : le droit de débattre existe. Défendre un point de vue minoritaire restera toujours difficile, aux Etats-Unis comme au Canada comme ailleurs. Mais c'est possible.

Je constate pourtant qu'un an plus tard, selon une enquête du Pew Center on Journalism, les Nord-Américains se sont vite désintéressés de l'information internationale. Il y a là un courant inquiétant pour l'avenir : 11 septembre ou pas, les gens s'informent de moins en moins, sauf pour ce qui concerne leur vie quotidienne (consommation, style de vie, tendances). Les responsabilités sont partagées. Le problème est grave.

+++

La Presse, comme les autres journaux du monde, a été littéralement inondée de lettres au cours du mois de septembre. J'en ai tiré une autre leçon, qui est paradoxale compte tenu de ce que je viens de dire: les médias, bien qu'on les critique souvent, continuent de jouer un rôle fondamental, celui de forum public. «Un bon journal, disait Walter Lippmann, est celui qui permet à une communauté de converser avec elle-même.» Presque un siècle plus tard, c'est encore vrai, et on voit qu'à cet égard la presse écrite (dans laquelle j'inclus Internet) joue un rôle fondamental.

+++

Nous commémorons aujourd'hui le premier anniversaire du 11 septembre 2001. Nous avons auparavant commémoré les six mois du 11 septembre. L'exercice est important : c'est l'occasion de réfléchir, de prendre un peu de recul.

Il y avait cependant un énorme risque d'en faire trop. Nous sentions déjà, il y a quelques semaines, que les gens n'avaient pas d'appétit pour les centaines de reportages qui leur feraient revivre le 11 septembre. L'événement est tellement frais à notre mémoire, et il est tellement gigantesque, qu'il manque d'espace pour pouvoir prendre du recul.

En de telles circonstances, la concurrence, la crainte d'en faire moins, nous pousse souvent à l'exagération.

J'en viens à Elvis. En août dernier, les médias ont commémoré le 25 e anniversaire de la mort de Presley. Il y a eu pour des pages et des pages, des heures et des heures. Rien de nouveau à dire, toujours les mêmes reportages, ressassés encore et encore. Les médias ont parié qu'en plein été, Elvis attirerait des lecteurs et téléspectateurs. Il n'y avait rien à dire, mais il fallait parler, combler le vide.

La commémoration du 11 septembre, avec ses cahiers spéciaux, ses émissions spéciales, présentait un immense risque. Mais, conscients comme rarement de la grande sensibilité des gens, les médias ont su éviter les excès. Je dirais même que, de façon générale, et à mon grand étonnement, la couverture a été sobre et souvent très informative.

+++

Ainsi, le 11 septembre a permis aux médias de montrer leurs meilleurs et leurs pires côtés. Je reste convaincu que malgré nos dérives et nos défauts, le citoyen qui le désirait a eu accès à une information diversifiée et complète. Qu'il pouvait s'armer pour déconstruire la propagande et les préjugés.

Mais il devait faire l'effort. L'information n'est jamais une opération à sens unique. La démocratie non plus.